L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue des Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI MATIN, 4 DECEMBRE.

FEUILLETON.

LE

BEAU SOLIGNAC.

PAR JULES CLARETIE.

I

Le commandant Rivière.

Joseph Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police générale et ministre de l'intérieur par *intérim*, était fort occupé, durant l'été de 1809, pendant que l'empereur, tout à son œuvre sur le Danube, livrait à l'Autriche ces terribles combats qui devaient s'appeler dans l'histoire Essling et Wagram.

Il y avait eu alors, à Paris même, de longs jours d'angoisses, au lendemain de la bataille du 22 mai qui, pour un peu, se fût changée pour l'armée française en une terrible défaite. Journée sanglante et douteuse que les bulletins de Napoléon célébraient sous le nom d'Essling, tandis que les Autrichiens s'en attribuaient le résultat en la décorant du nom d'Enzersdorf. En réalité, Napoléon se trouvait, au lendemain de cette lutte, réduit à attendre des secours, à mander d'Italie l'armée du prince Eugène et de l'Illyrie le corps de Marmont. Un moment, à l'heure décisive du combat, l'empereur avait perdu son sang-froid et, sans Masséna, l'armée eût été perdue.

On savait tout cela à Paris, on l'apprenait comme on apprend tout d'abord les nouvelles inquiétantes, par des rumeurs vagues, des bruits exagérés coupés tout bas et grossis en passant de bouche en bouche. Le ministre de la police s'efforçait de cacher la vérité à la population vraiment inquiète. Il publiait, il ordonnait d'afficher à profusion les bulletins de victoire qu'envoyait Napoléon, et les optimistes faisaient observer que l'empereur n'avait point l'habitude de se proclamer victorieux quand il ne l'était pas.

C'est, disaient-ils, une méthode bonne tout au plus pour les Autrichiens et les Russes!

A quoi les pessimistes répondaient :

Ce qui est certain, c'est que le maréchal Lannes est tué, c'est que nous avons eu huit mille morts et qu'on a relevé dans nos rangs dix-huit mille blessés, dont plus de cinq cents officiers. Quel carnage! Et lisez bien, lisez de près le bulletin de Bonaparte : il déclare lui-même qu'il n'a pas pu profiter de sa victoire, et il en accuse qui? le *général Danube*, le meilleur officier de l'Autriche, qui a emporté le pont, jeté par nos soldats! Quand on en est réduit à mettre ses fautes personnelles et ses échecs sur le compte des éléments, on est, croyez-le, bien près de sa fin!

Il s'en fallut de peu, en effet, que le dénouement qui attendait l'empire de Napoléon fier n'eût lieu quelques années avant 1815. Dîne d'une fois cet homme, cette machine gouvernementale faillit être détraquée par un fétu de paille. Et Napoléon sentait si bien la faiblesse latente de son pouvoir, indéracinable en apparence, qu'il s'inquiétait de tout, d'un bruit, d'un papier imprimé ou de la parole trop haute du moindre capitaine de son armée. Ou le voyait, au milieu même de ses troupes, mander Savary, chargé de la police secrète de l'armée et l'interroger sur les tendances générales des soldats. Cette mystérieuse association militaire des *Philadelphes*, réunion secrète d'hommes braves et résolus, ennemis de l'empire, républicains dans l'âme mais tout prêts à oublier leur haine lorsqu'il s'agissait de se dévouer pour la France, cette société, très redoutable sans qu'on ne l'ai cru, mais cependant solide,—épouvantait l'empereur. Il voyait réellement en elle comme le spectre de la république morte.

Lorsque l'échec, d'ailleurs glorieux, d'Essling contraignit l'armée à se cantonner dans l'île de Lobau, pendant les quarante-cinq jours qui suivirent, les dépêches adressées à Fouché par Napoléon eurent à peu près toutes le même sens : *"Patientez, tout changera bientôt"*, et puis : *"Soyez extrêmement confidentiel.—Agissez vivement contre les complots."*

Tout ce qui à Paris était hostile à l'empire s'agitait vivement, et l'esprit public était, à la fin, irrité contre une habileté, une ambition qui coûtait tant de sang au pays. Le faubourg Saint-Germain, un moment rallié, redevenait aigre et les douairières montraient les dents qu'elles n'avaient plus. Quelques symptômes de soulèvement se manifestaient même déjà, en Vendée. Les républicains étaient prêts, s'il le fallait, à combattre. Fouché ne savait guère où donner de la tête. Nous ne parlons point des Anglais qui menaçaient sur l'Escaut, de la Belgique qu'il fallait protéger, et du scandale de l'enlèvement du pape à Savone. Ces événements sont du domaine de l'histoire. Le drame intime qui marqua cette période de trouble et inquiétante appartient seul à notre récit.

Fouché se leva, un matin de juin, de plus méchante humeur que de coutume. La situation, déjà sombre, s'était aggravée. Le ministre de la police avait fait arrêter la nuit précédente, un autre commandant de dragons, mis à la retraite pour ses opinions politiques et compromis, sous le Consulat, dans un complot militaire où la police avait très obligeamment mis la main. Le commandant Rivière, affirmaient les rapports faits à Joseph Fouché, était sinon le chef, tout au moins le trésorier, un des associés d'une d'hommes très décidés à combattre et qui avaient, jusque dans l'armée du Danube, des ramifications sérieuses.

Fouché avait d'abord haussé les épaules en lisant ces rapports de police,—il en connaissait trop les exagérations souvent romanesques, nées du cerveau de quelque agent avide de montrer son zèle,—mais les dépêches de l'empereur étaient d'une pressantes; elles laissaient deviner une telle perplexité et une telle inquiétude que le ministre de l'intérieur ordonna une descente de police chez le commandant, rue Montmartre.

L'ordre portait en même temps un mandat d'amener décerné contre le sieur Rivière.

—Vous agirez la nuit, avait dit Fouché, c'est plus prudent.

Arrêté vers une heure du matin, le commandant Rivière avait été écroué à la préfecture tandis que les agents apportaient au secrétaire particulier du ministre de la police générale les papiers saisis chez l'ancien officier.

Le secrétaire, en auxiliaire dévoué, n'avait pas cru devoir faire réveiller le ministre, mais il avait sacrifié une nuit tout entière à ce travail du dépouillement des papiers saisis. Fouché, à son réveil, trouva le secrétaire encore à l'œuvre et penché sur les dossiers qu'il venait de dresser.

—Eh bien, dit-il, y a-t-il quelque chose d'intéressant, Bernier, dans ces paperasses?

Bernier releva la tête, se souleva légèrement sur son siège pour saluer le ministre, et répondit avec un sourire plein de sous-entendus :

—Votre excellence en jugera elle-même.

—Ah bah! dit Fouché en fronçant le sourcil, est-ce que réellement?...

Il n'acheva point sa phrase; il s'assit, d'un mouvement assez brusque, en face de son secrétaire, de l'autre côté d'une grande table chargée de papiers, et saisissant une liasse au hasard :

—Voyons, qu'est cela? dit-il.

—Cela, rien, lit le secrétaire. Mais voici qui pourra un peu mieux éclairer Votre Excellence.

Et il poussa de la main vers Fouché un paquet de lettres d'écritures diverses.

Le ministre les examina rapidement et jeta sur elles ce rapide regard des gens habitués à vite étudier un document et à en extraire, pour ainsi dire, le suc d'un seul coup.

Pas de signature, dit-il en lui-même, mais, à ne s'y point tromper, ces lignes mystérieuses révèlent une association cachée. Que seraient ces noms que je vois là, *Philopœmen, Harmodius, Varus, Caton*, si on n'étaient les pseudonymes de je ne sais quels conspirateurs? Allons, nous devinerons bientôt quels le visages cachent ces masques antiques. Philopœmen! *Ils* ne se guériront donc jamais de cette manie d'affubler de défroques grecques ou romaines des gens que nous coudoyons tous les jours?

Dans la bouche du duc d'Otrante, *"Ils"* signifiait évidemment les jacobins, que Fouché méprisait un peu de n'avoir pas su, comme lui, ramasser quelque débris dans la bagarre, après avoir, comme ce duc d'hier, voté la mort du roi.

—Interrogez-moi-même le commandant, conclut le ministre en posant le dossier sur la table.

Le sourire du secrétaire devint plus indiscret encore sous sa discrétion étudiée.

Fouché, à qui rien n'échappait, s'en aperçut.

—Qu'y a-t-il encore? demanda-t-il.

—Rien. Seulement j'estime que Votre Excellence aura raison de conduire en personne une telle affaire. Elle est compliquée.... et....

—Et?

—Et piquante!

M. Bernier avait donné, cette fois, à son rictus l'expression particulière que prennent les gens qui cachent des romans féminins, entre hommes, au desert.

—Allons donc, fit le duc d'Otrante, il ne s'agit donc pas seulement de politique?

—*Chercher la femme*, dit avec son éternel sourire le secrétaire qui était avec un évident plaisir M. de Sartine, le grand policier.

—La femme? Je l'attendais, s'écria Fouché. Mais qu'a-t-elle à faire avec *Harmodius* ou *Caton*?

—Le commandant Rivière est marié!

—Eh bien?

—Eh bien! Votre Excellence pourra voir que l'affaire politique est ici doublée d'un petit drame intime assez vulgaire.... ces sont fréquent....

—Mme Rivière?

Le secrétaire ne répondit pas, mais il continua à sourire.

—S'il n'est pas utile de mêler une femme à la cause, dit Fouché avec une sorte de dédain, vous ne le ferez pas, Bernier, vous entendez!

—Aussi bien, monsieur le ministre, ne le ferai-je point pendant de signaler le cas.... piquant, je le répète,—en ironiste, si Votre Excellence l'aime mieux,—de l'affaire, si Mme Rivière n'était pas directement mêlée à la cause par....

—Par qui?

—Par la troisième personne, Excellence, conclut Bernier en soupirant toujours.

Cette fois, Joseph Fouché fut évidemment intéressé, et il y eut autant curiosité d'homme que d'intérêt de ministre dans l'empressement qu'il mit à feuilleter le dossier Rivière.

Bernier avait tendu à Son Excellence les papiers particuliers auxquels il avait fait tout à l'heure allusion, et pendant que le ministre en prenait connaissance, le secrétaire suivait, avec un évident plaisir, sur le visage assez impénétrable cependant de Fouché, toutes les pensées qui venaient à l'esprit du chef de la police générale.

Au bout d'un moment, Fouché se leva.

—Vous avez raison, Bernier, dit-il brusquement. Il est assez désagréable de faire une tête beugue, mais j'estime qu'il est de toute impossibilité de passer sous silence de tels... documents.

Il avait un instant cherché son dernier mot....

—Vous me ferez amener le commandant Rivière dans une heure. J'aurai, d'ici là, étudié tous les papiers saisis. Et je veux moi-même interroger notre homme. Dans une heure, vous entendez, Bernier?

—Oui, Excellence!...

Fouché avait l'habitude de mener promptement les choses. Il eut bientôt, tout en déjeunant, étudié les dossiers que le secrétaire avait d'ailleurs avec soin mis en ordre, et lorsque le commandant Rivière fut conduit devant le ministre de la police générale, le duc d'Otrante connaissait exactement l'affaire, et par le menu.

Le commandant Rivière se présenta devant Fouché dans une attitude à la fois ferme et digne. Le ministre était assis et, les yeux penchés sur ses dossiers, il donna aux agents qui escortaient le prisonnier le temps de le guider jusqu'auprès du bureau où Son Excellence appuyait ses coudes. Fouché alors releva la tête.

Il examina, d'un seul coup d'œil, le commandant Rivière, de la tête aux pieds, cherchant pour être à se rappeler s'il avait déjà vu cet homme. Le prisonnier lui était absolument inconnu. En réalité, Napoléon se trouvait, au lendemain de cette lutte, réduit à attendre des secours, à mander d'Italie l'armée du prince Eugène et de l'Illyrie le corps de Marmont. Un moment, à l'heure décisive du combat, l'empereur avait perdu son sang-froid et, sans Masséna, l'armée eût été perdue.

On savait tout cela à Paris, on l'apprenait comme on apprend tout d'abord les nouvelles inquiétantes, par des rumeurs vagues, des bruits exagérés coupés tout bas et grossis en passant de bouche en bouche. Le ministre de la police s'efforçait de cacher la vérité à la population vraiment inquiète. Il publiait, il ordonnait d'afficher à profusion les bulletins de victoire qu'envoyait Napoléon, et les optimistes faisaient observer que l'empereur n'avait point l'habitude de se proclamer victorieux quand il ne l'était pas.

—C'est, disaient-ils, une méthode bonne tout au plus pour les Autrichiens et les Russes!

A quoi les pessimistes répondaient :

Ce qui est certain, c'est que le maréchal Lannes est tué, c'est que nous avons eu huit mille morts et qu'on a relevé dans nos rangs dix-huit mille blessés, dont plus de cinq cents officiers. Quel carnage! Et lisez bien, lisez de près le bulletin de Bonaparte : il déclare lui-même qu'il n'a pas pu profiter de sa victoire, et il en accuse qui? le *général Danube*, le meilleur officier de l'Autriche, qui a emporté le pont, jeté par nos soldats! Quand on en est réduit à mettre ses fautes personnelles et ses échecs sur le compte des éléments, on est, croyez-le, bien près de sa fin!

Il s'en fallut de peu, en effet, que le dénouement qui attendait l'empire de Napoléon fier n'eût lieu quelques années avant 1815. Dîne d'une fois cet homme, cette machine gouvernementale faillit être détraquée par un fétu de paille. Et Napoléon sentait si bien la faiblesse latente de son pouvoir, indéracinable en apparence, qu'il s'inquiétait de tout, d'un bruit, d'un papier imprimé ou de la parole trop haute du moindre capitaine de son armée. On le voyait, au milieu même de ses troupes, mander Savary, chargé de la police secrète de l'armée et l'interroger sur les tendances générales des soldats. Cette mystérieuse association militaire des *Philadelphes*, réunion secrète d'hommes braves et résolus, ennemis de l'empire, républicains dans l'âme mais tout prêts à oublier leur haine lorsqu'il s'agissait de se dévouer pour la France, cette société, très redoutable sans qu'on ne l'a cru, mais cependant solide,—épouvantait l'empereur. Il voyait réellement en elle comme le spectre de la république morte.

Lorsque l'échec, d'ailleurs glorieux, d'Essling contraignit l'armée à se cantonner dans l'île de Lobau, pendant les quarante-cinq jours qui suivirent, les dépêches adressées à Fouché par Napoléon eurent à peu près toutes le même sens : *"Patientez, tout changera bientôt"*, et puis : *"Soyez extrêmement confidentiel.—Agissez vivement contre les complots."*

Tout ce qui à Paris était hostile à l'empire s'agitait vivement, et l'esprit public était, à la fin, irrité contre une habileté, une ambition qui coûtait tant de sang au pays. Le faubourg Saint-Germain, un moment rallié, redevenait aigre et les douairières montraient les dents qu'elles n'avaient plus. Quelques symptômes de soulèvement se manifestaient même déjà, en Vendée. Les républicains étaient prêts, s'il le fallait, à combattre. Fouché ne savait guère où donner de la tête. Nous ne parlons point des Anglais qui menaçaient sur l'Escaut, de la Belgique qu'il fallait protéger, et du scandale de l'enlèvement du pape à Savone. Ces événements sont du domaine de l'histoire. Le drame intime qui marqua cette période de trouble et inquiétante appartient seul à notre récit.

Fouché se leva, un matin de juin, de plus méchante humeur que de coutume. La situation, déjà sombre, s'était aggravée. Le ministre de la police avait fait arrêter la nuit précédente, un autre commandant de dragons, mis à la retraite pour ses opinions politiques et compromis, sous le Consulat, dans un complot militaire où la police avait très obligeamment mis la main. Le commandant Rivière, affirmaient les rapports faits à Joseph Fouché, était sinon le chef, tout au moins le trésorier, un des associés d'une d'hommes très décidés à combattre et qui avaient, jusque dans l'armée du Danube, des ramifications sérieuses.

Fouché avait d'abord haussé les épaules en lisant ces rapports de police,—il en connaissait trop les exagérations souvent romanesques, nées du cerveau de quelque agent avide de montrer son zèle,—mais les dépêches de l'empereur étaient d'une pressantes; elles laissaient deviner une telle perplexité et une telle inquiétude que le ministre de l'intérieur ordonna une descente de police chez le commandant, rue Montmartre.

L'ordre portait en même temps un mandat d'amener décerné contre le sieur Rivière.

—Vous agirez la nuit, avait dit Fouché, c'est plus prudent.

Arrêté vers une heure du matin, le commandant Rivière avait été écroué à la préfecture tandis que les agents apportaient au secrétaire particulier du ministre de la police générale les papiers saisis chez l'ancien officier.

Le secrétaire, en auxiliaire dévoué, n'avait pas cru devoir faire réveiller le ministre, mais il avait sacrifié une nuit tout entière à ce travail du dépouillement des papiers saisis. Fouché, à son réveil, trouva le secrétaire encore à l'œuvre et penché sur les dossiers qu'il venait de dresser.

—Eh bien, dit-il, y a-t-il quelque chose d'intéressant, Bernier, dans ces paperasses?

Bernier releva la tête, se souleva légèrement sur son siège pour saluer le ministre, et répondit avec un sourire plein de sous-entendus :

—Votre excellence en jugera elle-même.

—Ah bah! dit Fouché en fronçant le sourcil, est-ce que réellement?...

Il n'acheva point sa phrase; il s'assit, d'un mouvement assez brusque, en face de son secrétaire, de l'autre côté d'une grande table chargée de papiers, et saisissant une liasse au hasard :

—Voyons, qu'est cela? dit-il.

—Cela, rien, lit le secrétaire. Mais voici qui pourra un peu mieux éclairer Votre Excellence.

Et il poussa de la main vers Fouché un paquet de lettres d'écritures diverses.

Le ministre les examina rapidement et jeta sur elles ce rapide regard des gens habitués à vite étudier un document et à en extraire, pour ainsi dire, le suc d'un seul coup.

Pas de signature, dit-il en lui-même, mais, à ne s'y point tromper, ces lignes mystérieuses révèlent une association cachée. Que seraient ces noms que je vois là, *Philopœmen, Harmodius, Varus, Caton*, si on n'étaient les pseudonymes de je ne sais quels conspirateurs? Allons, nous devinerons bientôt quels le visages cachent ces masques antiques. Philopœmen! *Ils* ne se guériront donc jamais de cette manie d'affubler de défroques grecques ou romaines des gens que nous coudoyons tous les jours?

Dans la bouche du duc d'Otrante, *"Ils"* signifiait évidemment les jacobins, que Fouché méprisait un peu de n'avoir pas su, comme lui, ramasser quelque débris dans la bagarre, après avoir, comme ce duc d'hier, voté la mort du roi.

—Interrogez-moi-même le commandant, conclut le ministre en posant le dossier sur la table.

Le sourire du secrétaire devint plus indiscret encore sous sa discrétion étudiée.

Fouché, à qui rien n'échappait, s'en aperçut.

—Qu'y a-t-il encore? demanda-t-il.

—Rien. Seulement j'estime que Votre Excellence aura raison de conduire en personne une telle affaire. Elle est compliquée.... et....

—Et?

—Et piquante!

M. Bernier avait donné, cette fois, à son rictus l'expression particulière que prennent les gens qui cachent des romans féminins, entre hommes, au desert.

—Allons donc, fit le duc d'Otrante, il ne s'agit donc pas seulement de politique?

—*Chercher la femme*, dit avec son éternel sourire le secrétaire qui était avec un évident plaisir M. de Sartine, le grand policier.

—La femme? Je l'attendais, s'écria Fouché. Mais qu'a-t-elle à faire avec *Harmodius* ou *Caton*?

—Le commandant Rivière est marié!

—Eh bien?

—Eh bien! Votre Excellence pourra voir que l'affaire politique est ici doublée d'un petit drame intime assez vulgaire.... ces sont fréquent....

—Mme Rivière?

Le secrétaire ne répondit pas, mais il continua à sourire.

—S'il n'est pas utile de mêler une femme à la cause, dit Fouché avec une sorte de dédain, vous ne le ferez pas, Bernier, vous entendez!

—Aussi bien, monsieur le ministre, ne le ferai-je point pendant de signaler le cas.... piquant, je le répète,—en ironiste, si Votre Excellence l'aime mieux,—de l'affaire, si Mme Rivière n'était pas directement mêlée à la cause par....

—Par qui?

—Par la troisième personne, Excellence, conclut Bernier en soupirant toujours.

Taux du port de lettres, etc. pour les Etats-Unis.

Voici les taux du port des lettres, etc. pour les Etats-Unis.

Sec. 1. Tout ce que transporte la malle (excepté les journaux envoyés à des abonnés, d'un bureau de publication connu) doit être affranchi d'avance par des timbres.

Une lettre sur laquelle un port est payé en plein, mais sur laquelle un port additionnel peut être exigé, sera expédié lorsqu'elle aura été déposée à un bureau de poste, mais il sera dit sur la lettre que le reste du port devra être perçu sur livraison. Si le port n'est point payé ou si moins qu'un port plein est payé, la lettre sera envoyée au bureau où sont déposées les lettres non réclamées. Si, par inadvertance, elle arrivé à destination, elle restera, sur livraison, le double du port.

Un port plein signifie trois cents."

Dans les grandes villes, dans les districts qui touchent à de grands centres de population et ayant deux (ou davantage) bureaux de poste à une distance de trois milles l'un de l'autre, toute lettre déposée à l'un de ces bureaux et adressée à une localité dans les limites de livraison d'un autre de ces bureaux, laquelle lettre aura été affranchie par inadvertance par le paiement du port local seulement, pourra être expédiée, sujette au double du port devra être perçu sur livraison.

Si des articles qui doivent payer différents taux de port sont envoyés dans un seul paquet, le plus élevé de ces taux devra être payé sur tout le paquet, mais deux (ou davantage) différents articles devant payer le même port peuvent être envoyés dans le même paquet sans paiement de ce taux sur le paquet entier.

Les articles suivants sont exclus des malle: les liquides, les poisons, le verre, les matières explosives, les livres, les brochures, les tableaux et autres publications obscènes ou indécentes : toutes lettres sur ce enveloppes de quelles et toutes les cartes postales sur lesquelles des lettres ou des grossières sont écrites, imprimées ou gravées, sur lesquelles des devises déloyales sont imprimées ou gravées; tous les articles qui, par leur forme ou leur nature, sont susceptibles de détruire, défigurer ou mutiler le contenu des sacs de la malle ou toute personne employée au service de la poste.

Il n'est pas permis aux maîtres de poste de faire crédit ni de faire une livraison avant que tout le port soit payé.

Premiere classe.

Sur les lettres, les paquets cachetés, écritures ou écritures partielles (excepté les manuscrits de livres et les épreuves corrigées passant des auteurs aux éditeurs et excepté les lettres locales); sur tous les imprimés marqués de manière à donner des informations autres que celles données par les imprimés primitifs, (excepté la correction d'erreurs typographiques); sur toutes choses ne devant pas payer le port de lettres mais qui sont enveloppés ou attachées de telle sorte que les maîtres de poste ne peuvent les examiner sans en détruire l'enveloppe; sur tous les journaux, magazines et revues envoyés, par les éditeurs aux abonnés et renfermant quoique ce soit autre que des supplétes bona fide, des comptes ou des reçus d'abonnement; sur tous les paquets ne devant pas payer de port mais dans lesquels sont cachés des lettres, &c., qui doivent payer le port—3 cents pour chaque demi once ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Sur les lettres locales déposées à des bureaux où la livraison est gratuite, par des porteurs, n'est pas établie, un cent par demi once ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Seconde classe.

N. B.—Cette classe comprend tous les journaux, magazins et revues imprimés et émis à des époques annoncées, d'un bureau de publication connu, adressés à des abonnés réguliers.

Affranchissement.

Sec. 5. Qu'à partir du 1er janvier 1875 sur tous les journaux et publications périodiques expédiés, par la malle, d'un bureau connu ou d'une agence de nouvelles, et adressés à des abonnés réguliers ou des agents de nouvelles, le port sera comme suit : sur les journaux et les publications périodiques paraissant tous les semaines et plus souvent, deux cents par livre et une fraction de livre : moins souvent, trois cents par livre et une fraction de livre—pourvu que rien dans la présente loi ne soit interprété de manière à changer ou amender la section 99 de la loi intitulée "loi pour reviser, consolider et amender les lois qui ont trait au département du Trésor de poste", et approuvée le 8 juin 1872."

Sec. 6. Qu'à dater du 1er janvier 1875 sur réception des dits journaux et publications périodiques au bureau de poste ils seront possés ensemble et le port en sera payé par un timbre adésif adhérent qui sera fourni par le maître de poste-général lequel timbre sera apposé au dit paquet ou au sac qui le contiendra, ou sur un mémorandum constatant le dit paiement, ou autrement, ainsi que décidera le maître de poste général.

Sec. 7. Que les journaux dont un exemplaire à chaque abonné résidant dans les limites du comté où le dit journal est imprimé et publié en petit en publicité, passeront franc de port, mais les dits journaux ne seront pas livrés au bureau de porteurs de lettres ni ne seront distribués par les porteurs, à moins de paiement de port ainsi que l'exige la loi.

Troisième Classe.

Tout ce qui appartient à la troisième classe doit être payé d'avance et en plein.

N. B.—Le paquet doit se faire, d'écrivains, en timbres, et le poids ne doit pas excéder ceux que prescrits la loi. (c'est-à-dire, quatre livres). Les paquets pesant plus que le poids prescrit ne passeront point par la malle.

Sur les brochures, les publications faites de temps en temps, les journaux, revues et magazins passagers, les petites affiches, les affiches, les feuilles de musique, les circulaires non cachetées, les prospectus, les manuscrits de livres et les épreuves les cartes imprimées, les mappes, les lithographies, les impressions, les lithographies chromo, les gravures, les semences, les boutures, les bulbes, les racines—1 cent pour chaque quatre onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre livres.

Sur les livres—1 cent pour chaque deux onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Sur les circulaires non cachetées, les journaux passagers ou adressés à des abonnés réguliers—excepté les journaux hebdomadaires, qui peuvent être livrés aux abonnés sur paiement, d'avance, de taux trimestriels réguliers, et sur les publications périodiques dont le poids n'excède pas deux onces—quand ces journaux, etc., sont déposés à un bureau de porteurs de lettres, pour livraison par le bureau ou ses porteurs—1 cent chacun.

Sur les publications périodiques de deux livres, quand elles sont déposées à un bureau de porteurs de lettres pour livraison par le bureau ou par des porteurs : 2 cents chacun.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.

LIGNE POSTALE

DE NEW-YORK AU HAVRE.

Les splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No 56 Rivière du Nord en passant plus au Sud que toutes les autres lignes.

LABRADOR, Sanglier, samedi 21 décembre.
PEREIRE, Danré, samedi, 25 décembre.

PRIX DU PASSAGE en OR (y compris le vin)
Première cabine, $120 et $140 suivant l'emplacement.—Seconde, $72.—Troisième $40.—Excursion, $220 avec aménagements hors ligne et tout le nécessaire, sans frais supplémentaires.
Billets aller et retour à prix réduits.

LOUIS DE RÉRIAN
Agent, 55 Broadway, New-York;
ou à L. GRAND, Agent,
nov—1jn Galler Court, Lettre E. N. O.

BREMEN.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton a Havana.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD

Partiront comme ci-dessous—

	De Brême.	de la Nlle-Orla.
Hannover	15 sept.	24 oct.
Frankfort	1er oct.	21 nov.
Hannover	17 nov.	
Frankfort	15 déc.	

Les jours de départ subséquents seront annoncés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane; et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Havre—A la Havane ou à la Nouvelle-Orléans :
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 75 "
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, Londres, au Havre ou à Brême :
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 75 "

Pour la Nouvelle-Orléans ou de la Havane :
Chambres..... $85 en or.
Entrepont..... 45 "
Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les agents désignés.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
8 sept—1an No 61 de la rue de l'Union.

Pour New York directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE
Des steamers suivants
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES,
Le steamer
KNICKERBOCKER, Kemble, commandant,
Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse
Jeudi, 9 déc. à 9 h. A. M.
Passage..... $50.
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le Nord.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON,
dec8—1an Rue Carondelet, No 61.

VAPEURS.

LA COTE DU LAC.

Pour l'hiver.

Steamer de la malle des Etats-Unis.
Entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbourg, Middleville et Covington,
Le beau steamer,
CAMELLIA.
Transportant la malle des Etats-Unis, en surveillant et à bas pression,
capitaine Wm. Hannover,
partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de dix heures du soir, et le MARDI et le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi.
Le LUNDI et le JEUDI, il traversera le "Old Landing", sur la rivière Tchefuncte, pour Covington. RETOUR : il quittera "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI, à 8 heures du matin; Madisonville, le LUNDI et le JEUDI matin.
Le service se fera régulièrement à moins de mauvais temps ou de basses eaux.
Il y a un restaurant à bord du steamer.
C. M. SORIA,
23 avr1775—1an Au No 32 de la rue de l'Union.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le baleau à vapeur
MATCHEZ,
T. P. Leathers, capitaine,
Se rallant, à Vicksburg à la ligne Parfait pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St. Louis.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
JNO. LENNEY, 119 Commune et
HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.
Le soussigné prend le fret et signe les connaissements pour Treuton, Monroe et toutes les stations du chemin de fer de Vicksburg, de Shreveport et du Texas.
W. B. BROCKETT, agent,
jan—1an No 16 de la rue des Magasins.

Opelousas.

Paquebot régulier des Opelousas.
Il partira pour les JEUDIS, à 5 heures P. M. Pour Washington, Opelousas, Port Barre, Simmsport, Churchville, et tous les débarcadères de la Côte, de la rivière Atchafalaya et du Bayou Courtableau. Le beau à vapeur
TRENTON,
CAPITAINE QUATREVAUX, capitaine.
H. MOLARONE & DESOMMIS, commis.
Partira ainsi qu'il est dit ci-dessus.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
JAMES M. DOWLING,
No 25 de la rue Decatur.

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Samedis à 5 h. p. m.
Pour Washington, Opelousas, Port Barre, Simmsport, Churchville, et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau.
Le beau steamer
HERTHA,
H. H. Broad, capitaine
T. John, commis.
Ce bateau laissera la Nlle-Orléans comme il est dit ci-dessus, prenant du fret et des passagers pour tous les débarcadères du Bayou des Glaises, faisant la jonction avec le chemin de fer.
Les larges pruneles noires du commandant de petits yeux d'un bleu pâle, vont pour le port—3 cents pour chaque demi once ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.
Sur les lettres locales déposées à des bureaux où la livraison est gratuite, par des porteurs, n'est pas établie, un cent par demi once ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Seconde classe.

N. B.—Cette classe comprend tous les journaux, magazins et revues imprimés et émis à des époques annoncées, d'un bureau de publication connu, adressés à des abonnés réguliers.

Affranchissement.

Sec. 5. Qu'à partir du 1er janvier 1875 sur tous les journaux et publications périodiques expédiés, par la malle, d'un bureau connu ou d'une agence de nouvelles, et adressés à des abonnés réguliers ou des agents de nouvelles, le port sera comme suit : sur les journaux et les publications périodiques paraissant tous les semaines et plus souvent, deux cents par livre et une fraction de livre : moins souvent, trois cents par livre et une fraction de livre—pourvu que rien dans la présente loi ne soit interprété de manière à changer ou amender la section 99 de la loi intitulée "loi pour reviser, consolider et amender les lois qui ont trait au département du Trésor de poste", et approuvée le 8 juin 1872."

Sec. 6. Qu'à dater du 1er janvier 1875 sur réception des dits journaux et publications périodiques au bureau de poste ils seront possés ensemble et le port en sera payé par un timbre adésif adhérent qui sera fourni par le maître de poste-général lequel timbre sera apposé au dit paquet ou au sac qui le contiendra, ou sur un mémorandum constatant le dit paiement, ou autrement, ainsi que décidera le maître de poste général.

Sec. 7. Que les journaux dont un exemplaire à chaque abonné résidant dans les limites du comté où le dit journal est imprimé et publié en petit en publicité, passeront franc de port, mais les dits journaux ne seront pas livrés au bureau de porteurs de lettres ni ne seront distribués par les porteurs, à moins de paiement de port ainsi que l'exige la loi.

Troisième Classe.

Tout ce qui appartient à la troisième classe doit être payé d'avance et en plein.

N. B.—Le paquet doit se faire, d'écrivains, en timbres, et le poids ne doit pas excéder ceux que prescrits la loi. (c'est-à-dire, quatre livres). Les paquets pesant plus que le poids prescrit ne passeront point par la malle.

Sur les brochures, les publications faites de temps en temps, les journaux, revues et magazins passagers, les petites affiches, les affiches, les feuilles de musique, les circulaires non cachetées, les prospectus, les manuscrits de livres et les épreuves les cartes imprimées, les mappes, les lithographies, les impressions, les lithographies chromo, les gravures, les semences, les boutures, les bulbes, les racines—1 cent pour chaque quatre onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Sur les livres—1 cent pour chaque deux onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.

Sur les circulaires non cachetées, les journaux passagers ou adressés à des abonnés réguliers, qui peuvent être livrés aux abonnés sur paiement, d'avance, de taux trimestriels réguliers, et sur les publications périodiques dont le poids n'excède pas deux onces—quand ces journaux, etc., sont déposés à un bureau de porteurs de lettres pour livraison par le bureau ou par ses porteurs—1 cent chacun.

Sur les publications périodiques de deux livres, quand elles sont déposées à un bureau de porteurs de lettres pour livraison par le bureau ou par ses porteurs : 2 cents chacun.

VAPEURS.

LA COTE DU LAC.

Pour l'hiver.

Steamer de la malle des Etats-Unis.
Entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbourg, Middleville et Covington,
Le beau steamer,
CAMELLIA.
Transportant la malle des Etats-Unis, en surveillant et à bas pression,
capitaine Wm. Hannover,
partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de dix heures du soir, et le MARDI et le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi.
Le LUNDI et le JEUDI, il traversera le "Old Landing", sur la rivière Tchefuncte, pour Covington. RETOUR : il quittera "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI, à 8 heures du matin; Madisonville, le LUNDI et le JEUDI matin.
Le service se fera régulièrement à moins de mauvais temps ou de basses eaux.
Il y a un restaurant à bord du steamer.
C. M. SORIA,
23 avr1775—1an Au No 32 de la rue de l'Union.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le baleau à vapeur
MATCHEZ,
T. P. Leathers, capitaine.
Se rallant, à Vicksburg à la ligne Parfait pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St. Louis.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
JNO. LENNEY, 119 Commune et
HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.
Le soussigné prend le fret et signe les connaissements pour Treuton, Monroe et toutes les stations du chemin de fer de Vicksburg, de Shreveport et du Texas.
W. B. BROCKETT, agent,
jan—